

Entre écriture et signifiant : la construction comme hypothèse

Louis Sciara

Pourquoi la construction ?

Freud nous a légué un concept intéressant et complexe à la fin de son œuvre qui rend compte non seulement d'un aspect de la technique psychanalytique, mais aussi d'une certaine orientation théorique.

Les constructions seraient des sortes de fictions énoncées par l'analyste, établies à partir des indices laissés par un refoulement imparfaitement réussi, et qui viseraient à retrouver ce qui a été oublié.

Elles représentent un des deux modes essentiels selon Freud – avec l'interprétation – d'intervention de l'analyste. Ces constructions traduisent un arrimage de la doctrine freudienne à la notion de « vérité historique », de préhistoire à reconstruire, et donc à une certaine psychogénèse, tout en dénotant une approche du transfert où sont nettement différenciés le champ de travail de l'analyste et celui de l'analysant (quoique Freud considère justement la construction propre à l'analyste comme ce qui permet de lier les deux élaborations). Cette dichotomie reste à nuancer car il faut avoir à l'esprit que son texte de 1937 (« Les constructions dans l'analyse ») est une réponse

aux détracteurs de la psychanalyse qui l'accusent de trop s'appuyer sur les suggestions de l'analyste. Et Freud est amené à défendre son invention, et à faire valoir la spécificité du travail de l'analyste.

Il n'en demeure pas moins que Freud conduit à mettre l'accent sur le sens à trouver dans les conflits inconscients, et aussi à considérer que la retrouvaille de ce qui a été oublié n'est pas seulement essentielle, mais demeure toujours possible (fonction réparatrice).

Ceci dit, Freud est aussi capable de définir la construction comme « un substitut » imparfait et provisoire, ce qui laisse entendre que toute la construction, vraie ou fausse comme il le souligne, participe dans le transfert à un pousse à la vérité.

Il est précieux de se rappeler encore une fois les nuances de Freud. Ainsi, si le concept de construction atteint son apogée dans cet article de 1937, il l'a déjà élaboré bien avant, et en particulier dans *l'Au-delà du Principe de Plaisir* (1920). Freud n'emploie pas bien entendu les notions de Réel ou d'impossible, mais en stigmatisant la compulsion de répétition, il stipule que si la remémoration est bien facilitée par la construction, quelque chose lui échappe, et s'impose – à savoir la pulsion de mort. La répétition est toujours plus puissante que l'effort de se souvenir qui fait resurgir les traces de la névrose infantile. Par conséquent, le retour du refoulé ne recouvre pas tous les manques.

Lacan a peu repris (Séminaire I – Leçon I) et commenté le concept de construction. Mais son engouement éclaire différemment cette notion dès lors qu'il souligne qu'il y a un réel qui échappe au symbolique et donc au signifiant, ou encore que le sujet de l'inconscient à l'instar de l'Autre est soumis à la castration et par essence évanescent. De même pour l'irreprésentable de l'objet a. J'insiste sur ces points dans la mesure où ma lecture de la construction rend d'autant plus discutable (dans le texte de 1937) le glissement vers la psychose qu'opère Freud (l'analogie du retour du refoulé avec l'hallucination, ou encore le délire comme « équivalent des constructions », ou enfin les « rapports intimes » entre déni et refoulement). A mon avis, la construction suppose qu'il y ait du sujet divisé.

La construction relèverait donc, dans son contenu proposé comme dans son énonciation même par l'analyste, d'une articulation singulière sans aucun

doute liée au style de l'analyste, mais surtout corrélée à l'élaboration ou au manque d'élaboration relatif à un pan de la subjectivation formulée par l'analysant.

Il est clair qu'avec les avancées de Lacan la séparation du travail des deux protagonistes n'est pas du même ordre que chez Freud. La structure langagière déterminée par le rapport du sujet au signifiant et par les lois du langage nous éloigne d'une lecture du transfert aussi distincte.

Dès lors qu'un parlêtre fait une demande auprès d'un analyste, ce dernier est immergé dans le tableau clinique, au lieu de l'Autre, quelles que soient les figures qu'il viendra à représenter dans les dires de l'analysant. Aussi le sujet supposé savoir qui échafaude une construction est impliqué et interpellé de fait, et d'emblée, dans toute relance signifiante par ce qui guide la relation à l'Autre de son analysant, tout en étant lui même soumis à sa propre relation à l'Autre –celle qu'il a également élaborée dans sa propre cure.

Nous connaissons la préoccupation de Lacan à rendre compte de l'intrication fondamentale du sujet et de l'Autre. C'est très sensible dans le séminaire étudié cette année sur « les problèmes cruciaux.... » avec notamment le recours à la topologie et à la Bouteille de Klein.

La question se pose alors de savoir si nous avons recours dans notre pratique à des constructions. Leur caractère pluriel est incontestable comme Freud l'indiquait déjà.

En tout cas, son exemple de construction, toujours dans le texte de 1937, laisse songeur :

« Jusqu'à votre énième année vous vous êtes considéré comme le possesseur unique et absolu de votre mère ; à ce moment là un deuxième enfant est arrivé et avec lui une forte déception. Votre mère vous a quitté pendant quelque temps et, même après, elle ne s'est plus consacrée à vous exclusivement. Vos sentiments envers elle sont devenus ambivalents, votre père a acquis une nouvelle signification pour vous... »

Ce qui est frappant est le mode démonstratif, explicatif, global et écrit. Freud s'appuie sur un savoir théorique manifeste qui aurait fait ses preuves et qui se présente comme un bout d'histoire. Mais est-ce que Freud s'adressait de cette manière à ses patients ? Cette construction se prête à la lecture certes,

mais de là à s'exprimer ainsi pendant une séance, il y a un pas peu évident. En poussant un peu plus loin les choses, j'ajouterai que cette fiction vient ordonnancer la réflexion de l'analyste, mais est-elle opérante pour l'analysant ? Je donnerai quelques réponses un peu plus loin.

Il n'est pas sûr que Lacan ait abusé des constructions dans sa praxis. Mais cette pente technique n'est pas si rare, me semble-t-il, probablement aussi en cédant à la facilité à certains moments de la cure, ce qui se paiera en retour parfois en enlisant le transfert dans la compréhension. Pourtant, Lacan a mis en garde contre le trop de sens, ou bien plus encore, le recours à l'emporte-pièce à la théorie. Il est vrai aussi que nombre des analysants actuels viennent avec des connaissances sur la psychanalyse qu'il n'est pas si aisé d'élaguer.

Alors je me suis demandé si j'ai recours à ce montage technique dans certaines de mes interventions, dans quels cas, à quels temps du travail de l'analysant, mais également si je le différencie nettement de l'interprétation.

Si cette dernière est plus ponctuelle, plus localisée à une séquence signifiante, si elle est avant tout dans les registres du hors sens et de l'équivoque, et si elle a un effet de coupure, n'est-il pas justement opportun de s'interroger sur certaines constructions qui feraient aussi coupure, voire qui ouvriraient un espace qui prépare à la coupure (à l'instar de ce que Freud suggérerait : la construction comme travail préliminaire à l'interprétation).

D'avoir à faire part d'une construction suivant les modalités freudiennes – c'est à dire avec ce côté raisonnable et raisonné – dépend évidemment du style de l'analyste, et beaucoup de ce que son propre analyste a infléchi dans son savoir dire.

Lacan nous éclaire cependant sur un point essentiel : énoncer une construction pour un analyste sert d'appui subjectif, et surtout d'induction d'une relance signifiante, à un moment crucial d'une cure pour l'analysant, et que cette construction soit ou non pertinente importe peu. Freud l'avait déjà mis en évidence.

Le « calcul » d'une construction paraît d'autant plus illusoire qu'a contrario de l'interprétation, elle est plus générale, rassemblant des éléments épars, et donc une kyrielle de signifiants.

Ce que Lacan permet de préciser – car Freud sur cela est resté en deçà –

c'est qu'il y a un écart sensible entre ce qui est supposé participer de la construction (aussi bien un savoir théorique présupposé que ce qui est entendu des paroles du sujet analysant), et la façon dont l'analyste lui même pourra la dire cette construction. C'est pourquoi j'ai choisi ce titre : « Entre écriture et signifiant : la construction comme hypothèse ».

La construction prend la forme d'une écriture qui suppose une lecture comme une formation de l'inconscient, et qui cherche à mettre de l'ordre, à attraper le Réel. Elle engage inévitablement à mettre du sens par l'intermédiaire d'un textuel destiné à rendre lisible ce qui est illisible à l'analysant. En soi, son énonciation fragmente le trop de sens ou de compacité de la dite construction. Si la construction est bâtie comme une écriture, elle sera exprimée pour avoir son efficace selon un dire au mieux qui, à mon avis, échappe à toute maîtrise anticipée par cette écriture. Le calcul de la construction est de toute façon bousculé par l'énonciation même. Ce qui fait que cette hypothèse vole aussitôt en éclats, ne serait-ce qu'en la disant.

Entrent en ligne de compte évidemment, le désir de l'analyste et son savoir dire qui, sans forcément être équivoque, témoigne d'une non adhésion aveugle à la vérité de la construction. Il s'agit de participer à l'élaboration de l'analysant en utilisant ce subterfuge, ce substitut fictif.

A propos du terme hypothèse – étymologiquement supposition, action de mettre en dessous – il est intéressant de noter que le mot était employé systématiquement, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, pour toute proposition reçue pour en déduire d'autres, sans souci de sa vérité ou de sa fausseté.

En préparant cet exposé, j'ai eu le plus grand mal à restituer des exemples de construction de ma propre pratique, et à définir ce que j'entends par construction. Pour illustrer mes propos, je ferai allusion à deux vignettes cliniques qui m'ont paru intéressantes pour relater des éléments de la direction de cure, mais aussi pour mettre en exergue et la difficulté transférentielle du maniement de la construction, et la dynamique transférentielle qui s'est instaurée.

Pour le dire succinctement, la construction en appelle à la construction ou à la déconstruction, et ce jeu témoigne de ce qui s'énonce, circule de la relation à l'Autre entre analyste et analysant.

Je ferai remarquer que la construction traduit dans ces deux cas la

nécessité d'une « saisie » à des moments préliminaires de la cure. Son efficace repose, semble-t-il au moins dans un premier temps, sur son caractère d'appui pour l'analysant, mais aussi et surtout par les effets de relance signifiante qu'elle suscite, car elle s'avère au bout du compte insuffisante, ratée, amenant l'analysant à y mettre ses mots pour confirmer ou infirmer. Mais les mots y manqueront toujours.

Avant de développer ces deux notules cliniques, j'ajouterai qu'il y a de l'impossible à repérer ses propres constructions, à être le transcritteur de son énonciation.

Le premier cas est celui de Déborah. Il montre à mon sens la proximité d'une construction avec une interprétation par son effet de coupure, et de mise au travail, d'embrayage à la cure. Cette femme est venue consulter parce que débordée par ses symptômes : elle anticipe (« je calcule ») tout ce qui est possible pour ne pas manquer, pour ne pas être en défaut, pour éviter toute surprise, pour ne pas être prise au dépourvu. Elle a des convictions, et des principes qui la rendent étouffante pour son entourage. Elle impose ses habitudes, ses précautions au quotidien pour être en sécurité. Tout éloignement de son domicile, et encore plus en pays étranger la rend malade d'anxiété et d'appréhension.

Son discours est dense, le débit est rapide. Elle démarre chaque séance au quart de tour pendant les entretiens préliminaires. Elle ne supporte pas les silences. Les propos sont narratifs, descriptifs, explicatifs. Toute interprétation est inutile au début, pour espérer frayer une quelconque division ou faille dans une telle compacité. Or ce qui a fait basculer Déborah vers une élaboration et une subjectivation de ses symptômes me semble relever d'une construction.

Déborah n'était « entamée » que lorsqu'elle évoquait le décès brutal par rupture d'anévrisme de sa sœur alors qu'elle était en voyage à l'étranger. Déborah avait dix ans. Cette sœur aînée était adulée par les parents pour sa vivacité, son caractère émancipé, sa réussite scolaire. Sa mort n'avait fait que renforcer la vénération familiale, et Déborah vivait dans l'ombre de celle qui n'était plus là, cherchant à coller à l'image de modèle qu'elle supposait que cette sœur avait pour les parents. Déborah n'avait jamais eu le rayonnement de sa grande sœur. Elle restait plongée dans un deuil indépassable. Restant figée dans ses propos, et cherchant à faire entendre son souhait de réparer

cette mort.

Lors d'une séance, je lui ai exprimé en substance cette construction : « Vous éprouvez une grande culpabilité d'être restée en vie. Ce n'est pas seulement lié à cette disparition brutale et imprévisible. Il y a aussi de l'hostilité envers elle. Il arrive fréquemment qu'un enfant ait des vœux de mort inconscients vis à vis d'un frère ou d'une sœur. Et quand la mort arrive réellement, ce vœu apparaît comme ayant induit la mort ». Cette construction était évidemment en rapport avec ce que j'entendais depuis plusieurs entretiens. Elle ressemble à une construction freudienne, puisque sont rassemblés divers éléments de l'histoire, et se démarque d'une interprétation par son absence de caractère de mi-dire.

Mais, je ne l'ai certainement pas énoncée de cette façon. En tout cas, l'effet a été manifeste dans les séances qui ont suivi. Un soulagement était notable ainsi qu'une capacité à lâcher des mots qui jusqu'à présent faisaient défaut. Elle a pu s'autoriser à déverser sa colère et sa jalousie à l'égard de cette sœur, mais aussi formuler cette phrase que j'avais notée : « je m'excuse de vivre alors qu'elle est morte ». Elle a également rebondi sur le signifiant « partir » et entendu son équivocité (« mourir c'est partir »). Enfin elle a commencé à avoir une autre lecture de ses symptômes (anticiper tout effet de surprise, colmater tout manque et rester sur le qui vive) jusqu'à ce que l'évocation de sa propre mort (« maintenant je sais que c'est possible de mourir n'importe où, n'importe quand »), et l'injonction de sa mère à ne plus jamais faire défaut, à ne pas disparaître, soient précisées et soulignées avec l'effet d'apaisement qui a suivi.

Cette construction a permis que des interprétations soient possibles. Je pense qu'elle a fait coupure dans cette discursivité à l'allure obsessionnelle. Ce que je peux affirmer c'est qu'elle a déclenché la mise au travail, l'analyse de Deborah. Cette saisie semble avoir opéré à partir de cet assemblage un peu « pédagogique » en raison des signifiants qui ont été soulignés (vœu de mort, culpabilité, mort..). Elle a induit une relance signifiante, une réécriture de son histoire, même si ça l'avait amenée par son caractère intrusif, à des protestations, et à toutes sortes de dénégations et de réponses à côté.

Bien entendu, cette intervention un peu au marteau piqueur de ma part a été significative de l'engagement à laquelle je la conviais. Dans l'après coup, je me suis dit que j'ai fait le pari de créer les conditions d'un déploiement de

ses signifiants, en pressentant l'effet de division que ça pouvait susciter. Ce qui fait écho à cette phrase d'E. Oldenhove dans son introduction remarquable pour ces journées : « L'analyste se nomme sinthomatiquement dans ses constructions ».

???

La seconde vignette a trait à Djamel, un maghrébin d'une quarantaine d'années, vivant en France depuis plusieurs années, dans une impasse professionnelle et un imbroglio amoureux avec sa compagne française plus âgée de vingt ans qui refusait désormais les relations sexuelles. Son état est tout à fait inquiétant et m'incite à en parler en contrôle. Il présente une véritable folie anxieuse, qualifiable de moment de dépersonnalisation, avec une excitation subconfuse évoquant une sorte de rêve éveillé à la fois cauchemardesque et jouissif. Son corps semble ne plus lui appartenir, et il se manifeste par moult signes (palpitations, oppressions, ... et surtout la gorge sèche). Il fait glisser ses mains le long de son corps pour en vérifier la présence et les limites.

Il consulte d'abord un médecin généraliste, adepte d'une secte qu'il a un temps fréquentée, et qui par ses interprétations sauvages n'a fait que le conforter dans sa folie en lui martelant qu'il a atteint un niveau supérieur de conscience sur le monde. Puis il ira chez un psychiatre qui me l'adressera. Djamel attache beaucoup d'importance à se confronter à un psychanalyste. Ma première impression fut la perplexité, et une certaine crainte qu'il ne s'agisse d'une décompensation psychotique : il racontait sa capacité à voir ce qui se passe dans son corps, mais aussi de deviner ce que les autres pourraient avoir comme maladie ; il avait la sensation de faire un tout avec le monde, et d'être devenu capable de tout puisqu'affirmant qu'il était aussi bien guérisseur, médecin, et psychanalyste. Son corps est soumis à des mouvements en particulier de la tête, à des déplacements de son cerveau, lequel est descendu dans l'estomac, puis est remonté. « Une voix à l'intérieur » lui dit : « Dites le que vous êtes Dieu ». Les gourous de la secte ont une coloration persécutive. Cependant une grande labilité était flagrante, dans ses propos comme ses affects, et une capacité à entendre mes questions, à mettre en question son « délire », à m'exprimer qu'il sentait que je m'intéresse à lui. En conséquence, une demande et une adresse à l'Autre sont manifestes.

Il attribue également son état de toute puissance, de rayonnement sur le

monde, à une sorte d'auto promotion mystérieuse de ses aptitudes mentales, ce que lui confirmaient les principes et enseignements de la secte en question. Mais Djamel n'est pas tout à fait dupe. Cette sorte d'élation le pousse à essayer de savoir quelque chose sur ce qui lui arrive. Apparaît également une sorte de concurrence entre ce qui ferait son savoir et celui de l'analyste.

Je me souviens avoir poussé Djamel dans ses retranchements là où avec des patients psychotiques j'aurais fait preuve de prudence. Sans doute était-ce significatif transférentiellement. Mon insistance à le questionner, à pointer ses contradictions a induit une fragmentation progressive de ce delirium, et cette fusion imaginaire avec l'Autre s'estompait. Le ballon de baudruche se dégonflait. Djamel rendait compte à sa manière du franchissement auquel Lacan fait allusion dans le stade du miroir, et qui amène le névrosé aux limites de la folie – ici probablement hystérique. Le coup d'arrêt définitif à ce delirium s'est produit lorsque j'ai fait la construction suivante : « Votre état actuel vous donne l'illusion d'être devenu comme Dieu. Vos pseudo-certitudes sont des leurres. Vous prétendez devenir psychanalyste. La psychanalyse n'est pas une doctrine de secte, et le psychanalyste n'est pas un gourou qui sait et voit tout » (en quelque sorte une façon de lui faire savoir que ça suffisait, que c'était trop).

L'effet a été saisissant puisqu'en quelques séances, il était retombé de son nuage. L'interminable défilé imaginaire a fait place à un type de demande qui n'incluait ni réponse immédiate, ni méthode efficace ou positive à l'instar de l'endoctrinement de la secte.

Une division est apparue alors, qui témoignait qu'il avait du mal à trouver une erre signifiante propre, un *heim*, et, ce qui faisait retour, c'était son écartèlement entre deux langues, et deux cultures. Une tension était repérable sur la question identitaire. La problématique sexuelle a pu émerger.

A partir de cette intervention il a pu associer sur les crises de conversion, voire les états seconds de sa mère alors qu'il était enfant, et pris à témoin. Le taleb venait conjurer le mal, la faire émerger de cette possession – à l'instar de sa propre possession par cette conviction à être habité par un esprit supérieur. Enfin et surtout, il a pu reconstruire ce qui a été à l'origine de cet état de folie. Il avait pratiqué « une régression...une dégradation destructrice ». La honte le tenaillait. Il avait eu l'idée de créer le changement en soi, le « retour à la création où on est homme et femme à la fois ». Il s'était adonné à une auto-

copulation adoptant au prix d'une curieuse gymnastique la position de l'escargot – hermaphrodite – en pratiquant une auto-fellation, en « faisant l'amour tout seul », en éjaculant, ce qui lui laissait ce goût amer, cette sécheresse de la gorge. Cette auto sexualité est survenue après que sa compagne l'a menacé de rompre définitivement.

???

Cette courte observation témoigne d'une part que l'analyste émet une hypothèse qui n'est pas fortuite, et qui vient de l'Autre du patient, de ses dires. D'où ma tendance à le pousser à déconstruire ce processus imaginaire qui le happait, et en même temps à essayer de reconstruire ce qui apparaissait comme un acting out qui perdurait. Il était sensible qu'il cherchait à se faire valoir pour être reconnu aussi comme un être d'exception. Mais surtout je pense que transférentiellement, il lui a été possible d'investir un lieu, où la place de l'Autre était présentifiée, mais sur un mode décompleté, sans la garantie qu'il attendait d'un guide ou d'un gourou qui aurait réponse à tout.

Ma construction m'apparaît comme un bricolage, mais surtout je voudrais souligner qu'elle est révélatrice de la structure de Djamel non seulement dans ses effets (déconstruction / construction), mais aussi parce que nous ne faisons de construction qu'en fonction de ce que nous pouvons entendre de la structure de l'analysant. Si j'ai amené Djamel à préciser toujours plus, c'est que probablement j'avais entendu, à mon insu, qu'il ne prendrait pas les signifiants au pied de la lettre. Et ça a permis de casser, de briser et stopper cette fiction imaginaire totalisante.

???

Pour conclure, je ferai quelques propositions sur la notion de construction. Ce mode d'intervention de l'analyste paraît plus proche de l'adhésion au roman du névrosé que de la perspective structurale où le signifiant est prévalent. Il peut être jugé comme désuet, un peu dépassé, mais pourtant son intérêt transférentiel est indéniable comme le montrent les deux cas cliniques.

La construction peut avoir son efficace à des moments clés de la cure, et pas seulement dans les entretiens préliminaires.

Sa validité vaut moins par une exactitude événementielle qui restituerait la vérité historique oubliée de la névrose infantile que par sa valeur d'hypothèse qui vaut comme un pari, une anticipation dans la direction de

la cure.

A partir des dires d'un parlêtre, dires qui recouvrent une erre signifiante propre au sujet, la construction est bâtie par l'analyste à l'instar d'un textuel, d'une écriture qui suppose que l'analysant puisse s'en saisir pour rendre lisible ce qui lui était illisible. Mais l'énonciation même de la dite construction témoigne d'un écart entre ce que l'analyste peut songer proposer, et la façon dont il est sujet de sa discursivité. C'est pourquoi, quelque chose est toujours tronqué, et dit à l'insu de l'analyste. Il y a un reste qui échappe à tout savoir théorique ficelé à l'avance. Simplement, ce qui est perceptible c'est que le champ de travail de l'analyste est étroitement lié à celui de l'analysant puisqu'il est interpellé du lieu de l'Autre. L'effet d'une construction, singulière car concoctée sous la dictée de l'analysant, est sans doute repérable dans la mise en circulation de nouveaux signifiants qui traduisent une certaine ouverture, un nouvel espace de relance du travail analytique et une réécriture de l'histoire de l'analysant. En cela la construction dénote l'actualité même du transfert dans ce qu'il a de nouveau, dans ce qui se rejoue synchroniquement au delà de ce qui a trait à la névrose infantile.

La construction est probablement aussi une tentative d'éclairage, de recherche, d'approche du fantasme princeps d'un sujet. Sans doute est-ce une façon de « deviner », d'essayer d'amener à dévoiler certains signifiants qui le composent. Freud emploie d'ailleurs les constructions le plus souvent pour mettre au travail les conflits oedipiens et les théories sexuelles infantiles qui les animent.

Elle est enfin mise en chantier, révélation de manque, déconstruction de tel ou tel souvenir écran, ou représentation ou traumatisme qui figeait la subjectivité de l'analysant dans une pseudo-certitude en impasse. C'est vrai pour Déborah comme pour Djamel.

Si l'interprétation est plus assurée, plus épurée, plus tranchante et localisée, la construction s'avère aussi intéressante par l'effet de surprise qu'elle peut induire. Le temps logique de leurs effets peut-être les différencient-elles. L'interprétation est souvent plus fulgurante, alors que la construction a des effets qui semblent plus étalés dans le temps de la cure, mobilisant la subjectivité dans un réseau de signifiants plus proche de l'activité fantasmatique que de la psychopathologie de la vie quotidienne. (Il s'agit plutôt d'une interrogation dans mes propos).

Le fait est que le temps de suspens que la construction implique – je veux dire dans les associations qui s’en suivent comme dans la déconstruction de ce qui a été formulé – souligne que quelque chose fait défaut, qu’il y a du manque. Le caractère remaniable de la construction et son impossible à dire la vérité, contribuent probablement à rendre l’analysant moins dupe de sa structure dans ce qui s’y répète.

Le paradoxe de l’affaire est que la construction est fondée sur un fantasme de névrosé à attraper le réel par le symbolique, par le signifiant, alors qu’elle ne fait que révéler l’impossible complétude des carences symboliques. C’est pourquoi, à trop en espérer réparation symbolique, le risque est de considérer la construction comme une fin en soi, comme l’inscription de ce qui n’a pu s’inscrire alors qu’il s’agit d’une fiction sur un jamais inscriptible.

Cette pente rabattrait la psychanalyse du côté de la psychothérapie, et le psychanalyste ne serait plus un sujet supposé savoir, mais un détenteur d’un savoir théorique absolu... un Maître... un Autre non barré, avec les dérives graves que nous pouvons imaginer.

La construction, de même que l’interprétation, devraient contribuer dans le transfert à ce que l’analysant entende qu’il a affaire à un Réel qui l’agence à partir d’un hors sens. Charles Melman y insistait pour la lettre (au delà du signifiant et de la phrase) qui n’est jamais restituable – et toute construction reste vaine. Le savoir inconscient n’est pas que symbolique, il est aussi Réel comme Lacan le précise dans les Séminaires sur les Noms du Père.

A l’instar de Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, l’analyste fait des constructions souvent à son insu, comme une inhérence à la pratique analytique – d’où la difficulté d’en rendre compte dans l’après-coup – mais de là à en faire un concept majeur ?